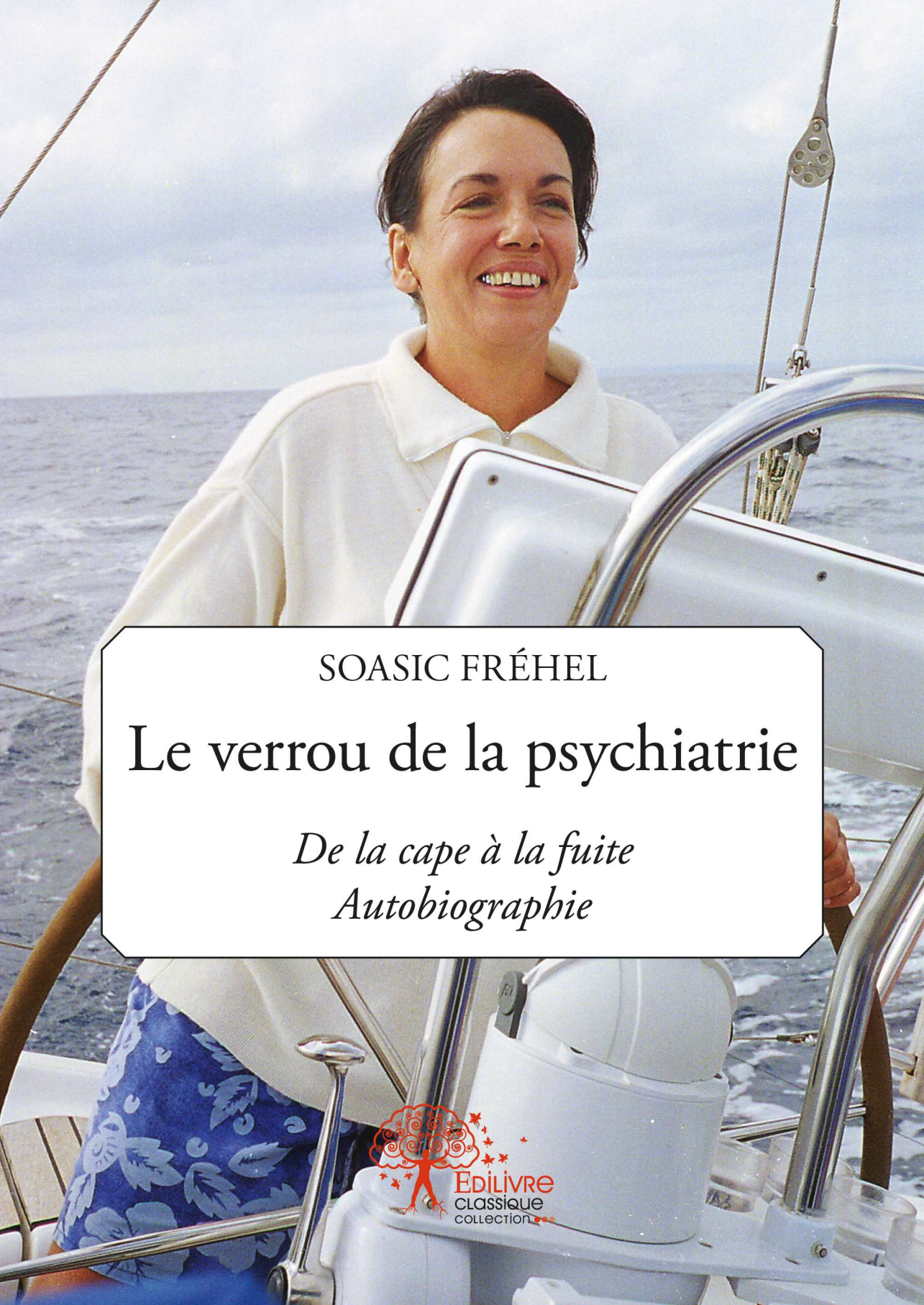


A photograph of a woman with dark hair, smiling and looking towards the camera. She is wearing a white polo shirt and is seated at the helm of a sailboat. The boat's steering wheel and various nautical instruments are visible in the foreground. The background shows the ocean and a cloudy sky.

SOASIC FRÉHEL

Le verrou de la psychiatrie

De la cape à la fuite
Autobiographie



Contre la haine, le mensonge et le pillage.

« Il y a trois sortes d'hommes :
Les Vivants, Les Morts et Ceux qui vont sur la mer ».

Platon
Critias, 500 avant J-C

Introduction

Si j'ai choisi la formule du récit autobiographique pour raconter ma propre histoire, c'est sans doute dû à ma formation d'historienne qui demande de reconstruire avec rigueur, à l'aide de documents précis, cette épopée tortueuse et pitoyable qu'est ma vie pendant toute cette longue période de 1984 à nos jours afin qu'elle permette au lecteur de se forger clairement une opinion personnelle et constituer un travail de résilience.

Plus qu'une introspection, il s'agit d'une recherche, d'un acte de justice pour susciter une vaste critique et propager dans un désert, un écho auprès de mes amis. Je souhaite donner une réponse à ceux qui m'ont soutenue surtout moralement, peu nombreux, dans ce drame et révéler mes conditions de vie lors de mes silences avec mes longues absences.

S'il est difficile d'évoquer toutes les raisons complexes qui ont engendré ce parcours si singulier, c'est donc avec honnêteté et ferveur que je retrace les éléments qui ont constitué un véritable combat solitaire qui doit aboutir à la recouvrance de ma personnalité, de mon identité à la quête de ma santé entamée par la négligence et l'ignorance d'une médecine barbare et dont j'émerge à peine.

Je voudrais par delà le conflit familial, décrire celui d'une société en crise dès 1983 avec ses lois et dénoncer par-là même les mécanismes psychiatriques et judiciaires qui tendent à épauler le pouvoir en place d'une façon aussi pratique que théorique en imposant soit l'exclusion, soit une dépersonnalisation pour "normaliser" l'individu psychiatisé qui se trouve dans l'impossibilité de se défendre sous camisole chimique, résigné ou non dans ce néant. Cette situation est indigne de notre époque et je la détermine comme une zone totalitaire puisque vécue comme tel soit un véritable cauchemar avec l'espoir que le processus s'arrête enfin. Avec des accents d'un passé antérieur plus heureux, je souhaite une reprise en mains de ma

vie face aux mensonges, à la chape de plomb sous laquelle j'ai vécue et dont je porte les stigmates.

Pourquoi ce titre : « De la cape à la fuite » ? Il s'agit simplement des deux manœuvres marines possibles en cas de tempête. L'une, la cape, fait face au vent tout en dérivant, tandis que la fuite est le fait d'avoir suffisamment de large pour se laisser porter par les vagues, vent arrière. Toutes ces années, je serais restée ici, clouée dans le Tarn, à la cape, avant de pouvoir fuir à bord d'un voilier en l'an 2000 quelques temps comme je l'avais espéré et ce qui constituait mon objectif de vie, une véritable fuite face au guêpier auquel j'ai été soumise : je le nomme : « Le verrou de la psychiatrie ».

D'origine bretonne et ayant navigué dès mon enfance dans la Baie de Saint-Briac sur mer, c'est ainsi que j'ai choisi ce pseudonyme de Soasic Fréhel qui fixe ainsi mes origines dans la signature de ce livre comme au bas de mes toiles. Mais c'est aussi comme un appel permanent à ma jeunesse déracinée et le décor d'une pensée atypique, dissidente, féministe, non comprise, perdue dans ce département du Tarn, en France et sans moyens, avec des formes de résistances propres aux marins dont je suis issue, y compris structurellement, pour avoir des ancêtres cap-horniers.

C'est aussi une réponse claire à l'ouvrage du Professeur Laborie qui évoquait dans son étude : « L'éloge de la fuite », cette forme de pensée toute particulière et que je tente de traduire au cours du développement de mon histoire.

A défaut d'avoir pu partir sur le sillage de l'Astrolabe dès 1983, le bateau de La Pérouse du fameux marin albigeois lors d'une première expédition à la recherche de son épave, je suis restée ancrée ici, dans le Tarn, puisque je n'ai pu me développer avec ce clan politique avec lequel je pensais être en accord au départ étant élue toute jeune au Conseil Municipal d'Albi, puis mise à l'écart. J'ai dû connaître et accepter tous les détours les plus sombres de la politique et de l'Histoire de ce pays pour tomber dans les pièges les plus cruels. Avant de pouvoir retrouver enfin un peu d'iode sur les Côtes Méditerranéennes du Golfe du Lion en 2000, y retrouver un peu de plénitude comme au temps où je naviguais avec mon mari Patrick, lorsque j'étais étudiante à bord de notre voilier « Le requin de l'Etang de Thau » nommé « Sarlan », nom d'un joli petit ruisseau du Ségala qui se jette dans le Tarn.

Chapitre 1

Novembre 1984 : Je viens d'avoir trente ans.

Je me disais : « Un jour je partirai... ». J'ai tranché, je pars. Cette fois-ci, je pars pour ne pas revenir.

Je suis en miettes. Devenue squelettique en trois semaines, je suis méconnaissable. Après avoir consulté mon médecin généraliste, c'est sans issue, ma décision de fuite est une mesure de survie.

Patrick, mon amour, tu es allé droit dans le mur. Tu as décidé que la réalité serait celle que tu voulais et tu te grises dans ton monde qui va à mille à l'heure. Tu tournes en rond dans la cuisine avec fébrilité en fumant cigarette sur cigarette. Parfois, tu gesticules ou tu attends des nouvelles à côté du téléphone : ton impatience est fiévreuse et tu t'étourdis avec tout ce qui se bouscule dans ta tête.

J'ai résisté à ton délire. Tu es en guerre contre le monde entier. Tu diriges seul, avec autorité, ta planète Révolution où tu calques les événements sur une agitation qui n'existe que dans ta tête. En effet, après 1981, c'est 1983 avec la politique de Rigueur, la mécanique s'enclenche comme un déterminisme logique sur le schéma de la période Kérinsky à la Révolution d'Octobre, comme seule référence et expérience du socialisme. Pour toi, la Révolution est là.

Seul dans ton hameau, tu tempêtes avec ton analyse comme si le grand soir était soudain arrivé. Mais la mèche ne prend pas. Ta tête s'emballe et je sens le sol se dérober sous mes pieds. Comment contenir cette effervescence frénétique !

Je suis mal préparée à cette situation et je ne sais comment réagir. Je fonds de frayeur, je vacille devant la gravité de ton comportement agité en permanence pendant trois semaines. Tu te sens, à toi seul, l'Etat Major du mouvement. Cette panique te rend capable de téléphoner à tout le département pour organiser la lutte que tu engages. Tes interlocuteurs

socialistes sont certainement touchés par tes expressions de solidarité et ta volonté de participer à la lutte dans le Nord du département du Tarn. Les syndicalistes ne se rendent pas compte combien tu prends à cœur cette bataille comme si c'était la tienne. Tu tentes de diriger le mouvement des mineurs de Carmaux et des sidérurgistes du Saut du Tarn comme tu dirigeais jadis d'une main de fer, ton organisation politique révolutionnaire dans le Vaucluse.

Si les camarades t'accueillent avec sympathie, ils ne s'étonnent même pas de voir à quel point tu t'y investis, car tu es finalement un des leurs, surtout pour les vieux militants socialistes de Carmaux qui comprennent que leur propre histoire s'engloutit dans la fermeture de la mine et la mise au chômage des sidérurgistes du Saut du Tarn avec le Plan Acier. C'est un pan entier de l'Histoire du mouvement ouvrier qui tombe, dont l'écho est national avec la Lorraine.

Tu tentes d'y prendre toute ta place, voire la direction même du mouvement dans un soutien total. Mais cette bataille, c'est aussi la tienne parce qu'elle est le prolongement de ton enfance tarnaise. Elle devient soudain raccordée à cet événement, après un épisode dans le Vaucluse, dotée de l'expérience de Mai 1968 à l'Ecole Normale d'Avignon, gravée dans ton esprit depuis l'année de tes vingt ans.

Tous les ingrédients sont enfin réunis pour y trouver un rôle de direction et te retrouver en phase avec tout ce qui anime le cœur de ta personnalité, ton passé avec cette situation. Ainsi, tu peux revenir sur le terrain de l'Histoire et devenir un acteur légitime à l'assaut de la Révolution qui n'est que l'issue face à l'écrasement de la classe ouvrière. Tu t'inscris dans ce contexte d'une façon radicale. Tu plonges dans ce bain de luttes que tu conçois comme ton rendez-vous avec l'Histoire.

Si tu utilises ta virtuosité d'antan de dirigeant révolutionnaire avec sa propre stratégie, c'est avec cependant une nervosité malade, c'est-à-dire avec un nécessaire passage en force. Car en fait, ton analyse : « Seule la social-démocratie pouvait imposer de telles mesures impopulaires et faire plier le pays entier... ». Le lien avec le cœur de la politique du socialisme-libéral se rompait là avec brutalité. En effet, c'était sans grandes illusions que tu avais voté pour Mitterrand aux élections présidentielles et que ce moment de rupture arrivait enfin pour faire place à la Révolution naturellement, face à la politique de désindustrialisation massive.

Mais bientôt, face aux militants bien implantés, tu es simplement accolé, comme un leader seul, comme « un ilote », ne comprenant pas qu'il s'agit de conquérir dans un tout premier temps une place au sein du mouvement ouvrier lui-même. En effet, toute la situation est contrôlée par un maillage de liens sociaux et politiques profonds tissés depuis très

longtemps. Tout le monde se connaît. Par delà les idées elles-mêmes, rien n'est organisé pour qu'il y ait un réel soutien de la population. Or, beaucoup de gens ne pensent pas être concernés par cette bataille qui appartient aux ouvriers eux-mêmes, d'autant que cette usine avec ses sidérurgistes, fait figure d'une plaie du XIX^{ème} siècle. Ils ne mesurent d'ailleurs pas les conséquences sur le tissu social et économique. Toi, tu es enseignant, et les enseignants ne prennent pas place dans cette lutte qu'ils jugent spécifique. C'est d'ailleurs bientôt le syndicat majoritaire enseignant qui vole en éclats avec la F.E.N. (Fédération de l'Education Nationale) devant la politique d'austérité et les liens des dirigeants socialistes du syndicat avec le gouvernement.

Ainsi, tu te retrouves plongé dans un milieu strictement ouvrier dont les traditions sont issues du XIX^{ème} siècle tarnais. Précisément, cette question n'intéresse pas les jeunes qui ne trouvent que des relents d'une histoire usée, celle de Germinal constituée de défaites et appartenant à un autre âge ; au contraire, ils n'aspirent qu'à s'en délivrer pour une part de modernité.

Et si tu veux en prendre la tête notamment avec les dirigeants syndicaux de Force Ouvrière, il s'agit que tu comprennes qu'il faut que tu captes tous les maillons nécessaires à une implantation aussi rapide que périlleuse, en pleine crise et à contre-courant.

Il y a une sorte de décalage entre ta pensée et la place que tu veux imposer dans ce mouvement sans en avoir les liens suffisants parce que trop récents. Cette attitude passionnelle autant que professionnelle de militant révolutionnaire que tu envisages, trouve un lien de traditions parmi les dirigeants syndicaux et socialistes pour monter à l'assaut de ce gouvernement. Cette position déterminée et cependant sans assise dans le monde ouvrier même, te donne une sorte de fièvre émotionnelle que tu ne maîtrises plus. Tu opères selon une stratégie militante d'après une expérience révolutionnaire issue des mouvements de soixante-huit avec essentiellement les étudiants, les normaliens et les enseignants d'Avignon. Ici, le contexte est tout à fait différent : là, c'est la relation directe avec la classe ouvrière.

Là, tu partages une des dernières luttes majeures de cette classe ouvrière de la région, avec la même volonté de nier une page de l'histoire industrielle qui se tourne, avec la même force que les militants impliqués et ouvriers en voie de licenciements. Tu t'exposes en révolutionnaire professionnel maniant l'agitation et la contradiction avec beaucoup de verve. Mais tu t'y plonges complètement et de toutes tes forces, par delà tes limites nerveuses que tu ne veux plus mesurer, tellement tu es sûr de la justesse de ton analyse que tu ne trouve pour ma part trop mécaniste voire déterministe.

Tu es convaincu du tournant logique de l'Histoire dans ce mouvement de masses imprégnées de l'esprit du « Grand Jaurès » qui fit, par son action, la réputation internationale de ce territoire de Carmaux, comme un symbole incontournable de nos livres de Géographie économique de notre enfance. Alors, tu n'es plus maître de toi, comme emporté par la foule en mettant tous tes œufs dans le même panier, pour un combat jugé perdu d'avance par les propres dirigeants révolutionnaires eux-mêmes avec lesquels tu es en relation à Paris, au sens où disent-ils : « Dans cette tragédie, il s'agit plutôt d'en tirer quelques éléments d'un futur véritable Parti révolutionnaire pour rompre enfin avec la trahison de la social-démocratie ».

Alors, sûr de ton activité d'agitation dans le sens logique de l'Histoire, tu agis seul maintenant, comme un « desperado », prêt à mettre le feu aux poudres si nécessaire, parce que tu le veux, et que là est ton destin de leader que tu souhaites pour gagner une place, mais laquelle ? Tu affrontes la situation en y mettant des efforts surhumains, qui selon toi, permettront de réaliser la Révolution à partir de Carmaux, ce noyau symbolique et historique pour en découdre une bonne fois pour toutes avec les traîtres du socialisme qui, au nom du progrès, sacrifient l'essence même du mouvement ouvrier qui se trouve là et qui les a mis au pouvoir. Le revers est là devant l'évidence.

Je t'ai laissé agir à ton gré et même soutenu au sens où il était légitime que tu prennes part à la défense des mineurs et des sidérurgistes dans ta région. J'ai même été à tes côtés dans lors des négociations officieuses, internes du syndicat Force Ouvrière lorsqu'il s'agissait d'éviter le mot d'ordre d'accepter par les sidérurgistes leur propre licenciement par un vote du « oui », lors d'une assemblée générale prévue le lendemain matin. La direction du syndicat avait oscillé et il fallait cependant refuser cet accord qui aurait laissé les sidérurgistes complètement désarmés avant même la bataille. A ton sens, ce vote du « non aux licenciements » permettait de rendre la responsabilité honteuse de la restructuration aux patrons et au gouvernement en laissant au chômage les travailleurs. Les syndicats justement s'apprêtaient à accepter le « oui » ; ce non-sens et se disqualifieraient eux-mêmes. Alors, tu avais pris un rôle décisif pour sauver la mise en retournant la situation. A cette réunion, tes interventions étaient brillantes et tu étais passé maître dans la dialectique et les mots d'ordre. Ainsi, tu pouvais dans ces circonstances prendre toute ta place pour rétablir une direction saine et logique du mouvement avec les responsables du syndicat et peut-être même, évoluer plus vite dans le mouvement et te faire reconnaître d'emblée comme un vrai dirigeant enfin.

Par ailleurs, c'était une bonne entrée, car précisément, le syndicat des instituteurs de ta tendance « Ecole Emancipée pour le Front Unique

Ouvrier » s'engageait aux côtés du syndicat Force Ouvrière dans cette période. Tu pouvais en prendre la direction avec cette tendance pour la fraction « Enseignement ». Mais tout le travail restait à faire et tu serais encore un pionnier comme partout où tu étais passé et tu hésitais à quitter la Fédération de l'Education Nationale. Tu étais par contre en phase avec la direction du nouveau Parti des Travailleurs qui se constituait sur des axes plus ouvriéristes.

Alors ta position d'imposer la responsabilité unique du Patronat dans cette affaire avait été décisive dans cette réunion syndicale au sommet pour permettre de rétablir la réalité des rapports de forces et protéger le rôle nécessaire du syndicat Force Ouvrière pour le futur. Les responsables syndicaux t'avaient trouvé ferme et conséquent. Tu avais tout de suite attiré leur attention et leurs sympathies.

De mon côté, j'avais permis par ailleurs un rapprochement du Maire socialiste d'Albi avec les syndicalistes en manifestation dans la rue contre l'avis des militants et dirigeants communistes. Ces derniers essayaient de faire peur au Maire prétendant qu'il risquait sa vie au contact direct avec les sidérurgistes. Le Maire d'Albi, en personne, était venu cependant sur le terrain pour exprimer son soutien. Il s'engageait ainsi dans ce mouvement. Il organisait des réunions pour proposer sa collaboration dans des créations de coopératives avec d'autres possibilités de reprises d'entreprises par les ouvriers eux-mêmes. Face au démantèlement annoncé sans appel de l'usine sidérurgique et face à l'effondrement industriel de la région, il y avait une recherche pour les impliquer autrement. Mais les ouvriers et syndicats attendaient un éventuel repreneur. La jonction s'était opérée finalement entre les élus et les ouvriers contre l'avis même des communistes qui voulaient à eux-seuls tirer bénéfice dans cet échec social ; la même politique de division, de blocs et d'appareils.

Le Maire d'Albi avait organisé plusieurs réunions publiques pour ouvrir la discussion et se ranger aux cotés des sidérurgistes, résolu à développer une véritable politique économique de rechange. Cette nouvelle situation en pleine vague rose restait cependant bloquée par le Ministère dans sa politique à courte vue.

Ce bouillonnement de luttes parmi les acteurs connus du monde ouvrier et les quelques élus te permettait de t'exposer librement, sans pour autant t'inscrire déjà dans un professionnalisme de permanent révolutionnaire. Ainsi, tu faisais le grand écart entre ta classe unique à Crespinet en tant qu'instituteur et les batailles ouvrières concentrées dans le Nord du Département du Tarn. Tu te sentais à la croisée des chemins au moment où la situation pouvait encore basculer.

Chapitre 2

Notre couple ne fonctionnait plus désormais comme un couple, mais tu imposais une sorte de réunion de cellule permanente, tandis que je n'avais pas adhéré encore à un Parti révolutionnaire et n'en connaissais pas les méthodes rigides, même si j'avais une petite idée des contours depuis que je vivais avec toi à Carpentras puis à Avignon.

Ainsi, notre couple bascule sous cette forme de relations et exclusivement, de sorte que, dans ton isolement militant, je suis le seul miroir qui te renvoie des arguments différents. Pour ma part, j'amorce un engagement dans le Conseil Municipal d'Albi comme Conseillère Municipale à vingt-huit ans. Cette élection me permet de comprendre une position plus large au sens où les problèmes à régler sont d'une nature à la fois plus vaste, plus variée, plus précise et plus concrète de la vie d'une ville comme Albi. Je suis élue à la Commission Culturelle et la Commission Sociale. En effet, le Conseil Municipal est avant tout une administration gestionnaire et cela me plaît de traduire les chiffres en faits. Pour toi, la politique de gestion est un non-sens : il faut suivre seulement les besoins et les revendications.

Traduire les idées en chiffres, j'en avais été initiée pour avoir siégé au Conseil Régional des Œuvres Universitaires, pendant trois ans, au nom de L'U.N.E.F. (Unité syndicale) entre 1976 et 1979. Pour toi, ce système t'est complètement étranger. A Avignon, il s'agissait de monter un restaurant universitaire pilote, ce qui fut réalisé.

J'essaie de donner mon point de vue maintenant, y compris sur ce terrain spécifique, car si je saisis dès le départ qu'il y a mille façons de déshabiller Pierre pour habiller Paul en politique ; une Commission appelle à la négociation permanente. Je tente de t'expliquer qu'il y a des moments différents dans une bataille qui s'avère longue et difficile sur un mandat de six ans tandis que précisément, dans la région, la gauche avec toutes ses composantes a pris le pouvoir, y compris avec l'aval des partis d'extrême-

gauche, c'est-à-dire dans le sens de l'Histoire. Il s'agit d'accepter cette expérience et choisir de quel côté être mangé.

Selon moi, l'objectif sur Albi est un Conservatoire de Musique et une Université. Sur ces deux registres, Albi est une ville moyenne accumulant un net retard par rapport à Rennes ou Avignon, des villes plus avancées où j'ai vécu.

Mais tu diriges bientôt comme un véritable « dictateur », sans moyens, qui ordonne, et je ne te perçois plus comme un dirigeant responsable d'une organisation mais comme sa caricature. Tu dérapes. Je me rends compte à présent avec lucidité à quel point tu es profondément autoritaire. Moi, toute petite camarade, en face, je ne fais pas le poids.

J'essaye encore d'analyser une situation avec objectivité où tu pourrais prendre place pour trouver ton issue. Ta personnalité n'est pas en adéquation avec la situation, par des traits de caractères trop durs avec des caractéristiques d'agitateur qui ne proposent que des mots d'ordre impératifs et par conséquent réducteurs. Tu veux mettre tes camarades socialistes en ordre de marche comme l'Armée Rouge alors que tu es élu au bureau fédéral du Parti Socialiste du Tarn à la Culture à la demande des socialistes eux-mêmes. Mais tu es bientôt perdu. Ceux-ci fonctionnent tout autrement et ce parti part dans tous les sens : c'est une véritable auberge espagnole au nom de la démocratie et de la vague rose montante. Ils n'ont pas l'habitude de s'engouffrer dans une telle bagarre, redoutant les ouvriers eux-mêmes. Les militants ne vont qu'à la soupe de la Mairie pour ce qui concerne la Ville d'Albi.

Sans doute, si les socialistes de Carmaux t'ont accepté les bras ouverts dans le Tarn, c'est aussi pour profiter des accents révolutionnaires au sens où cette génération montante, issue de soixante-huit, leur semblent nécessaire pour contrebalancer une politique parlementariste et strictement électoraliste et clientéliste des élus socialistes dont ils ont conscience. D'ailleurs, je suis la seule à vouloir comprendre toutes ces fractions entre la Mairie d'Albi et le Conseil Général qui est plus réceptif au monde rural. J'en fais les frais dès le début avec mon licenciement du poste de Secrétaire Général de la Mairie de Cagnac-les-Mines à la suite d'une lettre mensongère et calomnieuse, méthode typiquement stalinienne.

L'appareil du Parti Socialiste est dans la situation de prise du pouvoir avec des éléments parfois contradictoires. Militants et élus tentent de se repositionner face aux décisions venues d'en haut qui soudainement se sont renversées au profit d'intérêts économiques internationaux.

L'Etat de grâce fut court. En effet, ma position aboutit à des solutions pratiques en fonction du rapport de forces et nécessite au contraire, de marcher sur des œufs comme pour évoquer une sorte d'apprentissage de la

négociation, une diplomatie feutrée, une mesure, un calme, un pragmatisme pour ne pas imposer une revendication de front. Cela demande une culture ouvrière et politique, une implantation, une étude plus approfondie de la situation avec des expériences plus larges pour entamer des voies nouvelles.

L'étude de l'Histoire française te manque, y compris celle de Jaurès ; Tu n'as lu que Rappoport sur ce sujet. Je me sens parfois en arrière contradictoirement, en évoquant un champ de solutions possibles comme la Coopérative Ouvrière d'Albi, c'est-à-dire la Verrerie. Au contraire, les sidérurgistes eux-mêmes n'attendent que des crédits, des subventions et un nouveau patron, un repreneur avec des capitaux devant la faillite.

Nous avons visité en effet la Verrerie Ouvrière, la coopérative créée par les verriers de Carmaux et Jaurès. Nous en mesurons les contraintes et les possibilités. Mais les verriers eux-mêmes n'étaient pas de ce combat. En fait, je me rends compte que la notion de négociation t'est complètement étrangère. Tu fonctionnes sur le mode des coordinations, de l'agitation, des motions, des délégations, des mots d'ordre. Mais je me rends vite compte que tu ne discutes plus et que tu deviens vindicatif, voire véhément dans tes propos, et lorsque je ne suis plus sur ta ligne politique, ne prenant pas les armes avec toi, je suis au bord de l'exclusion. Je suis au bord des larmes.

Cette fracture au sein même du couple soudain révélée par une situation qui impose alors une nécessaire rupture, j'en prends conscience au pied du mur ; j'ai l'impression que ta pensée est désormais fixée comme ce mécanisme qui se referme sur lui-même, sans possibilités d'ouvertures et de réajustements. Pourtant, tu sais que « l'on ne se baigne pas une deuxième fois dans le même fleuve », l'Histoire du Socialisme Français est différent de celui de l'URSS. Je ne suis pas en position de négocier car je ne suis que ta femme et la seule camarade capable d'encaisser un tel coup et d'en comprendre les sources. Je réalise l'échec cuisant devant ton entêtement.

Nous sommes là, dans notre petite école de Crespinet, isolée dans la campagne tarnaise à développer toute une stratégie révolutionnaire pour empêcher la fermeture de la mine de Carmaux et l'usine du Saut du Tarn. Pourtant il fait beau et une promenade avec le chien Gaspard, seulement, une pause dans la discussion, nous aérerait l'esprit.

Mais c'est indispensable que tu prennes des initiatives immédiates et tu préfères contacter tes camarades de Paris durant des heures au téléphone pour les convaincre de mobiliser toutes leurs forces. Plus rien n'a d'importance sinon la lutte impérieuse. Ils essayent de créer une nouvelle tendance politique : « Le socialisme maintenu » dans la tradition ouvrière, notamment en Lorraine.

Moi, je continue à assumer le quotidien entre deux moments de polémiques, c'est-à-dire, les courses, la cuisine, la vaisselle, et mon travail de contractuelle à la Direction des PTT. Toi, tu es là, déjà dans la Révolution que je perçois chez toi comme immatérielle. Je passe en voiture deux fois par jour devant l'usine et constate le calme grave des ouvriers réunis par groupes dans les cours de l'usine. Pour moi : « A chaque jour suffit sa peine » et « Demain sera un autre jour ».

Il me semble que nous avions quelques références lors de nos voyages au Portugal, notamment l'année suivant celle de la Révolution des Œillets : la vie reprenait le dessus et l'activité intégrait le mouvement. Le pays était calme et serein et nous voyions encore les prolongements de la Révolution des Œillets dans les cafés lorsque les gens, y compris les adolescents, discutaient et lisaient beaucoup les journaux à propos de la Réforme Agraire : Ils étaient attentifs et presque joyeux. Ils découvraient la liberté. Ils attendaient les nouvelles à la seule télévision du village et ils pouvaient mesurer la progression de la Révolution déclenchée par l'Armée. Une atmosphère alors de liberté nouvelle régnait avec une émancipation toute ouverte à la Révolution. Nous y avons trouvé un accueil chaleureux et complice, même avec la police.

Mais là, dans ce cas de figure, ici et maintenant, dans le Nord du Tarn, c'était déjà le processus de la Réaction qui se traduisait avec force ; le gouvernement socialiste désarmait ses propres racines, et par conséquent son électorat dans une volonté de mutation sociale et économique à marche forcée, sans perspectives, sinon le chômage massif. Par ailleurs, l'information restait totalement muette sur cette question.

Bien sûr, il y avait une véritable fracture au sein des socialistes eux-mêmes : notamment entre les vieux militants et élus de Carmaux qui s'accrochaient à leur histoire. La nouvelle génération de jeunes loups carriéristes et notables élus parvenus, était plus soucieuse de leurs carrières, indifférents aux sursauts du dernier mouvement ouvrier de la région avant qu'elle ne devienne un véritable désert économique. C'était le difficile passage entre les dernières concentrations industrielles issues du XIX^{ème} siècle et le XXI^{ème} siècle qui s'annonçait avec les nouvelles technologies incertaines : la crise économique tombait comme un couperet. Le gouvernement socialiste tranchait par une véritable saignée.

J'ai parfaitement conscience que nous sommes à contre-courant de la politique influée par le gouvernement socialiste. Nous ne sommes pas seuls évidemment : cette grosse couleuvre qu'il faut avaler ; la fermeture de la mine et la reconversion des mineurs comme celle des sidérurgistes de Saint-Juéry sous un gouvernement de gauche. Un pan entier de l'industrie

dans la région s'effondre sans qu'il n'y ait de perspectives véritables, de développements possibles.

En fait, la problématique, c'est que cette prise du pouvoir par la gauche (qui avait pourtant ouvert tous les espoirs pour une transition douce, démocratique et humaine), se révélait finalement un dur rapport de forces inattendu contre la classe ouvrière. Il fallait tout réinventer sur le plan économique, sans pour autant tomber dans une stratégie planifiée, (le Parti communiste s'était désolidarisé au niveau du gouvernement dès 1982). Alors, pris de cours, aucune solution n'apparaissait à part un hypothétique repreneur, comme planche de salut pour maintenir une situation qui visiblement était ancrée dans des structures beaucoup trop figées dans ses mentalités et ses traditions. C'était forcément le plan social qui s'imposait.

Ce serait un désert économique, un champ de ruines que cette région, le temps de faire place à l'imagination, voire l'improvisation. Les élus s'illusionnaient pour la plupart en faisant appel à des repreneurs, c'est-à-dire la poursuite bien connue du système. Nous étions devant une classe ouvrière épuisée.

Je prends également conscience qu'il s'agit à la fois d'une implosion de ton pays et de destins individuels. Je mesure la détresse de tout un tissu social peu compatible avec la modernité qu'exige une mutation économique rapide et improvisée. Du fond du XIX^{ème} siècle, les ouvriers ne sont plus aptes à prendre leur avenir en mains. En effet, leur culture politique n'est pas assez développée, trop enracinée dans la paysannerie (notamment pour le Saut du Tarn) et les liens avec les cadres ne sont pas solidaires. Alors, eux-mêmes attendent des réponses d'en haut ou d'ailleurs.

Pour avoir eu la chance d'avoir visité le Saut du Tarn une année avant son démantèlement, j'en avais apprécié son organisation et son élaboration depuis plus d'un siècle et demi dans le détail de sa production.

J'avais mesuré la qualité du travail et l'ingéniosité des méthodes d'organisation des sidérurgistes pour produire des outils très solides et variés. J'avais vu et bien compris l'évolution du fer rouge depuis son origine : la production la plus fiable des vannes contrôlées par rayons gamma par les premières machines à commandes numériques.

La chaîne de production était entièrement maîtrisée, de la matière première aux produits finis ; du fer en fusion jusqu'à chaque atelier de production d'outils. Il y avait un souci de qualité qui liait la solidarité des ouvriers dans la production du travail bien fait de plusieurs centaines de personnes. Il y avait eu, au cours du siècle et demi, une recherche constante d'une production de qualité vers l'adaptation à la demande, de l'utilité de chaque outil à son utilisation. Chacun, à son poste, avait amené sa pierre à l'édifice : cette grosse entreprise dont ils étaient fiers d'appartenir. Ils y

avaient conquis une organisation sociale avec beaucoup d'avantages qui constituait toutes leurs vies, leurs relations, parfois depuis plusieurs générations bien implantées.

Ainsi, il y avait une relation permanente et intelligente, au cours de décennies, de l'organisation de la production à la demande, qui se traduisait par une variété innombrable d'outils, y compris individualisés, nécessaires à l'agriculture et bien d'autres domaines évolués, parfois même très sophistiqués.

Cette visite commentée forçait le respect devant l'articulation vivante dans le détail de ce que pouvait être une chaîne de production très élaborée depuis un siècle et demi. La faillite ne provenait que d'une mauvaise gestion, de la commercialisation et non du travail des ouvriers.

C'est devant chaque ouvrier, devant son poste, que j'ai vu se travailler d'une façon vivante le fer, cette matière de base de la Révolution Industrielle encore perceptible là, sous mes yeux ébahis. C'est avec une clarté toute évidente que j'ai saisi le cœur de l'industrie dans des locaux rivés au XIX^{ème} siècle par leur désuétude et leur austérité. Les ouvriers mangeaient encore sur place et apportaient leur nourriture dans leurs gamelles en fer.

J'ai eu le privilège de voir la sœur d'une voisine d'enfance de Patrick à son poste de travail effectuer à la chaîne une petite lime particulièrement fine et solide, dont l'utilisation devait être spécifique. Il y avait une sorte de fierté de nous voir et de nous faire une démonstration tandis qu'elle était la seule femme dans l'atelier à pouvoir exécuter cette tâche avec la dextérité de ses mains. C'était une femme mince, brune, belle, l'œil pétillant et par son geste précis, dans une position de droiture impeccable. Elle avait d'ailleurs une classe certaine au milieu de l'atelier ; elle était la reine dans sa blouse bleue parmi tous ces hommes rivés à leur poste de travail. Elle semblait très respectée, voire admirée pour le travail qu'elle produisait.

J'avais compris combien il avait été laborieux de mettre en place en un siècle une usine dont les produits étaient si élaborés au point d'arriver à fabriquer des vannes pétrolifères. J'avais ainsi saisi ce qu'était une chaîne de fabrication avec tous les éléments subtils et nécessaires à sa cohésion humaine.

J'avais saisi à ce moment là ce que voulait dire cette notion de classe ouvrière d'une manière vivante, avec une sorte de noblesse face à la qualité première du produit fini dans une entreprise sidérurgique.

Devant cette élaboration complexe et laborieuse depuis un siècle et demi, c'était tout un monument, un savoir, une génération d'ouvriers qui était jetée au chômage. Cette tradition du travail bien fait et solidement réputé passait à la trappe comme une sorte de négligence des technocrates économistes et des cabinets politiques.